tchû nos les Sossons

BELGIQUE - BELGIË
P.P.
6820 FLORENVILLE
11/518

SOSSONS d'ORVAULX

«Ayez toudjou l'bin t't- autou d'vou
avu l'cûr lôrdge et amiteu»

périodique trimestriel de la Confrérie des Sossons d'Orvaulx asbl
Editeur responsable : Jean-Marie SINDIC, grand chancelier
Place Albert Ier, 63A - 6820 Florenville - ☎ 061/31 18 43

BUREAU DE DÉPOT : 6820 FLORENVILLE

© Reproduction interdite
Loi du 11-03-1957 : toute reproduction intégrale
ou partielle est illicite.

N° 56
JUILLET 2007
Août

Médaillés et togés

Vous en trouverez la liste en annexe, et vous constaterez que l'Orval n'est pas seulement « une bière d'hommes », puisque nous comptions une togée de plus et 4 médaillées, indépendamment des représentant(e)s des Confréries amies.

Repas, ambiance musicale et tombola

Egaux à eux-mêmes, notre traiteur Jean-Louis alias Moustache et Anne, ainsi que leur personnel… Il est inutile d'en dire plus. Cette phrase résume tout…
L'ambiance musicale aida à faire de cet après-midi, un « après-midi festif » réussi, et la tombola fut un succès, ce qui permet un petit clin d'œil au « sosson social », auquel nous tenons évidemment beaucoup.

Enfin, le bar a fonctionné sans problème, avec un personnel de qualité… Pour la petite histoire, nous sommes tombés à court d'Orval, les 30 casiers prévus se révélant insuffisants. Finalement ce sont 33 casiers qui ont été consommés !

Toges :

Rudy KARREMANS
Bérengère LALLOUETTE
Eric MATERNE

Epitoges :

René ADOLPHE
Georges ANDRE
Patrice LEGENDRE
Alain MAHIEU
Bernard VAN ESPEN

Intronisés d'honneur :

René COLLIN
Pierre-Henri GOFFINET
Gontran HENROTTE
Benoît LUTGEN
Palix

Intronisés :

Laurette ANSIAUX,
Fernand BILLIAUX
Olivier BRESMAL
Gérard BRIET,
Benoît CLAREN

Eliane CORNET
Olivier CORNEROTTE
Charline DAUNE
Florence DUVIVIER
Michel GOOSSE

Stéphane ENDERS
Roland ENGLEBERT
Manuel HOUGARDY
Abel LECOQ
Jean-Louis LEGUERN

Christian LUXEN
José MARQUET
Pascal MAZUIS
Jacques POUGIN
Christian ROBERT

Philippe-Jacques SCHREDER
Ghislain SAINT-VITEUX
Eric SCHROEDER
Serge STOUVENAKER
Alain STOZ

Hugues Van der LINDEN
François VERHOFSTADT
2 amis italiens

Liste des confréries présentes

Confréries luxembourgeoises
Confrérie des Herdiers d'Ardenne :
Samuel KEMP
Confrérie St-Arnoul de Chiny :
Daniel BEAUFILS
Confrérie du Maitrank
Confrérie du Purnalet de La Roche :
Johann MULLER
Confrérie d'Il Crass Djotte de Houffalize :
Cédric MALARME
Confrérie des Carabins d'Herbeumont
Confrérie des Chevaliers de Montaigu :
Laurence DESBESSELLE
Confrérie du Glorieux St-Hubert :
Christine STASSART
Confrérie des Maîtres des Forges d'Athus :
Yvon JANSON
Confrérie de la Myrtille de Salm :
Christophe PIERRE
Confrérie de la Bière Godefroy :
Léon ANCION
Confrérie de la Rulles :
Olivier BAESTLE

Confréries namuroises
Ordre de Saint-Vincent de Jambes :
Charles SEUMOIS
Commanderie des Coteaux de Meuse :
Etienne EVERAERT
Ordre des Gentes Dames de la Tarte aux Macarons de Ciney :
Michèle HENIN
Confrérie de la Gatte d'Or de Hubinne-Hamois :
Olivier FRASELLE

Confrérie brabançonne
Confrérie Jean de Nivelles :
Alain BERGER

Confrérie du Hainaut
Confrérie de la Cervoise de Marcinelle

Confréries françaises
Confrérie du Bonhomme :
Pascal AUBERTHIE
Confrérie des Beignets Râpés :
Michel JOLY
Compagnons de la Madeleine de Commercy :
Michèle MASSON
Confrérie La Capucine de Toul :
Jacques MASSON
Consulat de la Mirabelle de Lorraine :
Jean Marie MONCEY
Commanderie du Chardonnay Villers Marmery :
Denis DOERR

En guise d'éditorial…

Comme de coutume, le bref discours d'ouverture du Grand Maître à notre 31e Chapitre

En quelques mots, l'heure n'étant pas aux grands discours, soyez toutes et tous les bienvenus à ce 31e Chapitre, consoeurs et confrères des Confréries amies, Sossons médaillés, futurs Sossons et vous qui les accompagnez.

Nous nous réjouissons de passer ensemble quelques moments de détente, dans ce « Hall mythique », où il fait parfois un peu « frisquet », mais d'où on ressort toujours un peu plus chaleureux.

La Brasserie a fait de gros efforts pour nous accueillir, malgré les travaux. Elle nous offrira l'apéritif, comme de coutume : nous l'en remercions. Nous félicitons le Père LODE, nouvel Abbé : *proficiat*, Père LODE, et remercions la Communauté d'Orval, à qui nous pourrions décerner la palme de l'accueil « *suma cum laude* »… Pour celles et ceux à qui le latin n'est pas familier, des interprètes seront sans doute trouvés dans l'assistance… et soyez sans crainte je ne poursuivrai pas en latin, un peu en patois quand même et en néerlandais,où mon répertoire est limité, je me contenterai d'un très sincère « goeden dag, beste vrienden »… un peu d'italien pour terminer, à l'adresse de la délégation italienne de retour en Gaume : « ringrazio i nostri amici italiani, per la loro amiche vole presenza alla nostra manifestazione e gli auguro una piacevole permanenza nella nostra bella provincia et gli diciamo arrivederci, forze, di nuovo in Italia ».

La suite sera en français !!!

Sur ces bonnes paroles, je déclare ouvert le 31e chapitre de notre Confrérie, à ORVAL, haut lieu où souffle l'esprit de la terre de GAUME.

En marge du chapitre

La veille et le lendemain du Chapitre sont souvent des journées que l'on appréhende… Dame il y a du boulot ! Eh bien ce fut parfait… A titre d'exemple, pour la remise en ordre du hall, lundi matin, nous étions 22 bénévoles ! Inutile de dire que plus on est, plus vite cela va… Même chose pour la remise en ordre du hall de la Brasserie après le Chapitre… La tentation de déguster d'abord un bon Orval est parfois plus forte, ce qui eut le don de rendre Camille un peu nerveux… mais finalement ça ne s'est pas trop mal passé.

Un point un peu noir, c'est l'apéritif qui suit le Chapitre… Sous la houlette du Grand Maître, il était 12h45… Le traiteur nous avait demandé d'être là vers 13h30, irréaliste à cette heure d'y arriver. Le Grand Maître a dû « faire la traque » au dernier carré, qui sirotait encore tranquillement l'apéro à cette même heure à Orval. Finalement, le repas n'a pu démarrer qu'à 14h très largement passées. Des mesures devront être prises pour le respect de tous…

Présence italienne…

Avec César ASSOLARI, représentant de nos bières en Italie, accompagné de plusieurs ambassadeurs d'Orval dans la péninsule.
En effet, il a instauré là-bas la même démarche que chez nous en octroyant le titre d'ambassadeur à des tenanciers d'établissements « Horeca ». C'est un vecteur utile pour propager là-bas, l'amour de notre bière qui était essentiellement commercialisée dans les surfaces de vente. Le résultat semble bon !

Merci encore à la Mairie de Carignan

Suite à l'épisode tragi-comique de la disparition des chaises du hall à l'issue de la cérémonie patriotique du Banel, il a fallu un « palliatif », le moins cher possible. La Mairie de Carignan a donc mis gratuitement à notre disposition 300 chaises (un clin d'œil à notre chancelier), que le véhicule de Louis-Marie Kemp, avec quelques Sossons, est allé chercher… Sossons, qui ont perdu quelques centaines de grammes au cours de cette « transhumance »… vite compensés par un Orval de plus !

G. THEODORE, Grand Maître

Histoire vraie du passé mais pouvant être aussi celle de l'avenir...

Il y a soixante-deux ans, le 29 avril 1945, jour de notre dernier chapitre, on libérait le camp de DACHAÜ. Ce camp a ainsi le triste privilège d'être le dernier à avoir été ouvert ou fermé suivant le choix sémantique que l'on veut bien donner à ces participes passés.
"Passé", autre mot, qui pourrait nous faire oublier que ce camp de concentration fut aussi le premier, ouvert en 1933 pour les besoins de la politique totalitaire d'un dictateur au début de ses œuvres.

C'est à DACHAU que fut mis en marche la plus extraordinaire organisation criminelle, qui fit disparaître des millions de vie. C'est là que l'on enferma pour la première fois les communistes, les chrétiens, les francs-maçons, tous les adversaires d'un régime qui ne voulait ni démocratie, ni liberté de penser, d'être ou de vivre.

C'est là que furent entraînés et préparés d'autres êtres humains qui devinrent ces fonctionnaires de la mort faisant, simplement, horriblement, leur travail, rentrant à la maison le soir, contents du devoir accompli. Ce "départ" est passé inaperçu, ou voulu comme tel, par les autres pays d'Europe, préférant se voiler la face plutôt que de réagir.

En paraphrasant Einstein on peut dire ...
"Ce qui est pire que la souffrance infligée à un homme, c'est d'être indifférent à celle-ci."

Cela permit au régime nazi de créer 23 autres camps répartis d'une manière tristement rationnelle en camps de concentration, d'extermination ou les deux ; de la Pologne à la Belgique en passant par la France ou l'Autriche. Il est ainsi des noms de lieux qui font frémir et qui malheureusement disparaissent des mémoires, comme disparaissent tous ceux qui ont eu la chance d'en revenir.

Mis à part, AUSCHWITZ, créé en 1940 pour recevoir en un premier temps les futurs prisonniers russes, suite à la programmation de l'opération BARBAROSSA – ou invasion de la Russie – qui se souviendra encore longtemps de CHELMNO (1941), BELZEC (1942), MAJDANEK (1943) en Pologne, MAUTHAUSEN (1938) en Autriche, SACHSENHAUSEN (1936), FLOSSENBURG (1938), RAVENSBRÜCK (1939) en Allemagne... et bien d'autres ?
Rappeler ces noms et ce qui s'y passa n'est pas un acharnement inutile à faire revivre les souvenirs du passé. Il est avant tout une prévention pour l'avenir.

Ces camps ne sont pas une invention nazie, les Anglais dans la guerre du Transvaal (Afrique du Sud) en 1900 avaient déjà créé ce genre de "rassemblement", mot que l'on mettait pudiquement entre guillemets. C'était déjà une "concentration" d'êtres humains destinée à détruire toute velléité de liberté physique mais surtout psychologique à des fins politiques et raciales.

Il faut écouter, lire et respecter toutes ces voix qui, lors des commémorations, nous mettent en garde contre l'erreur de croire que notre système démocratique tiendra toujours la route, évitant tout nouveau dérapage.

L'Histoire a le triste privilège de toujours pouvoir recommencer les mêmes erreurs à cause de la faculté d'oublier qu'ont les générations successives .
Combien de fois n'a-t-on pas entendu : ***"Plus jamais cela !"***
Et pourtant, d'autres crimes ont été perpétrés, depuis lors, pour des raisons semblables... : Russie, Kurdistan, Cambodge, Rwanda, Bosnie, etc.

Les grandes défaites commencent toujours par de petits abandons de laisser-aller vis-à-vis de l'intolérance, de certains discours institutionnalisés même à notre porte et qui entretiennent l'illusion que cela ne peut plus arriver.

Si AUSCHWITZ détient le triste record de 1.500.000 morts, en majorité juifs, tous les autres camps ont généré globalement plus de 2.800.000 autres assassinats. Loin de moi l'idée de faire des statistiques aussi morbides car il n'y a pas de gradation dans l'horreur, elle n'est pas quantifiable en nombre. Il n'y a pas de petits ou de grands camps.

Au risque de choquer, il n'y pas non plus d' "HOLOCAUSTE". Je peux comprendre que cette affirmation fait frémir certains d'entre vous.
Non, je n'accepte pas ce terme qui signifie "sacrifice" car pour moi un sacrifice est soit une offrande aux dieux, soit un don de soi.
C'est dans les deux cas, même si anciennement l'un était plus cruel que l'autre, un hommage soit à la divinité, soit à l'homme.

Il n'y a pas eu de sacrifices dans ces camps car l'accepter est aussi accepter un rituel fondé sur une croyance, celle de s'attirer les bienfaits d'un être supérieur...
Et il n' y a rien de plus bas et de plus abject que de vouloir programmer et procéder à la déchéance d'êtres humains qui attendaient très souvent la mort comme seule libération.

Il n'y a pas eu sacrifice, il y a eu CRIME !

Et là, également, je n'accepte pas les termes "crime contre l'humanité" car cela permet d'enrober, d'atténuer, dans une généralité dangereuse, plus de cinq millions de crimes.
Cinq millions, il faudrait les citer tous, Jacob, Pierre, Marie, Yvan, Rodrigo, Bertrand, Carmen et tous les autres, redonner à tous ces morts anonymes leur vraie place en dehors de ce nombre, les extraire à tout instant de l'oubli pour, encore et toujours, qu'ils témoignent et soient notre conscience contemporaine.

Ce nombre, par son énormité, annihile l'individu, toutes ses souffrances personnelles avant la mort, toutes ses dégradations avant la délivrance, qu'elle soit finale ou simplement liée à des portes que l'on ouvrit du 27 janvier au 29 avril 1945.

Tous ces morts avaient, chacun, leurs différences spécifiques, inacceptées et codifiées qu'elles soient raciales, politiques, ou autres...., la solution finale n'était pas que juive, bien que celle-ci fut la mieux orchestrée.

L'ennemi juif fut l'excuse pour détruire tout qui ne correspondait pas à un standard, un ordre dit NOUVEAU. Il y eut avant, tel DACHAU, un triste entraînement, puis concrétisation par la suite, folie d'un ou plusieurs hommes poussée à son paroxysme, allant jusqu'à utiliser dans ces lieux noirs et tragiques les seules couleurs des triangles cousus sur une manche. Même dans la concentration ou l'extermination, ceux-ci permettaient de connaître la raison d'une présence et la justification morbide de l'incarcération et de la mort.

Comme un triste poème, à la manière des voyelles de Rimbaud, avec ces triangles de couleurs différentes marquant l'individu, les classant en "politique rouge", "tzigane noir", "droit commun-vert", "homosexuel-rose", avec cette interpénétration subtile de triangles formant l'étoile de David, jaune, bleue ou blanche, ce peuple de savants, de musiciens, de philosophes, glissait dans l'horreur.

Peu de survivants ont osé parler de leurs souffrances, car celles-ci paraissaient insoutenables donc irréelles ou exagérées. L'esprit des autres ne pouvait concevoir que cela ait pu exister, d'où peu de temps passa pour oublier, ou ne plus écouter ces choses devenues presque imaginaires.
Témoin, Simone Veil, rescapée d'Auschwitz, qui lors d'une rencontre avec un haut fonctionnaire français, quelques années plus tard, encaissa comme un ultime coup, physique autant que moral, la phase suivante : ***"Le numéro sur votre bras...C'est celui de votre vestiaire ?"***

Dernièrement, la télévision lance un badge en forme de "triangle rouge" contre l'exclusion de quelque sorte qu'elle soit. Il est étonnant que l'on ait attendu plus de soixante ans pour s'en souvenir !!

Pour permettre de comprendre, d'aller au-delà de ce nombre, de cette humanité formée de peuples asservis, je vais vous conter une simple histoire, vraie, d'une femme en ayant fait partie.
Car cette globalisation ne peut, en tout cas, devenir informe, remplaçant les unités par un tout, somme d'individus, oubliant l'Homme, son calvaire ou son agonie.
J'ai eu la chance d'entendre ce qu'elle ne racontait pas aux autres.
Enfant et adolescent, j'ai écouté peut-être par politesse, par respect, je ne sais plus et pourtant malgré beaucoup d'oublis, peut-être d'erreurs de lieux ou de dates, cette histoire, son histoire est toujours là dans ma mémoire.

Cette dame, originaire d'Arlon, était, dès fin 1941, ce que l'on appelait à l'époque un agent de liaison. Se servant de la profession de son mari, employé des chemins de fer, elle pouvait grâce à des tickets gratuits voyager facilement au départ de la province vers l'intérieur.
Tous les mercredis, comme avant la guerre, et ainsi ne pas éveiller l'attention, elle se rendait à Bruxelles, passait chez quelques amis déposer sa "marchandise" et rentrait le soir, son simple devoir accompli.

Munie d'une petite valise en toile, où séjournaient saucisses, beurre et œufs, elle évitait ainsi bien des problèmes, même si un saucisson était le prix à payer auprès d'un Feldwebel tatillon, pour éviter tout problème dû au marché noir.

Un matin, un mercredi du printemps 1942, gare du Luxembourg à Bruxelles, la fouille fut d'un autre genre. Les messieurs en manteau de cuir ne s'intéressèrent pas aux victuailles mais bien au double fond de la valise.

Cela se passa rapidement et, quelques heures plus tard, commençait déjà l'interrogatoire dans les caves de l'immeuble de la Gestapo, avenue Louise.
Celui-ci a maintenant disparu mais malgré cela, j'y pense chaque fois que je passe à cet endroit.

La torture fut son lot quotidien, mais jamais elle ne parla. Ses bourreaux, étonnés, s'arrêtaient chaque fois qu'elle les injuriait en allemand. Car elle parlait l'allemand couramment, pas spécialement parce qu'elle était arlonaise, mais bien parce que son grand-père et son père vinrent en Belgique dans les années 1870 chassés par la famine.
Ironie du sort, de Prusse...

Ils reprirent leur besogne jour après jour et cela durant plusieurs mois.
Pendant un certain temps, la famille mit son absence sur le compte d'un horaire capricieux de temps de guerre, d'un accident éventuel ou d'un déraillement. Puis, petit à petit, se rendit à l'évidence. "Elle ne reviendrait pas !"
Ce qui fut confirmé par la suite, en apprenant le lieu et les circonstances de l'arrestation.

Comble du sadisme, sa fille apprit également qu'elle pouvait recevoir des colis de vivre et, donc, se précipita avec son petit-fils à Bruxelles, espérant pouvoir aussi l'apercevoir, ne fût-ce qu'un instant.
Des hommes et des femmes surtout attendaient dans l'ombre, accompagnés par un militaire marchant comme un gallinacé, fier de sa plaque métallique brillant par éclat intermittent, sous chaque lampe de cet interminable couloir.
Il ressemblait à ces pantins de la commedia dell'arte, allant et venant sur cette scène silencieuse où seul son pas scandait l'avancement de dizaines de personnes atterrées, apeurées, inquiètes du sort de l'un des siens, mari, épouse, enfants...
...Et cela se répéta régulièrement mais jamais le moindre colis n'arriva à destination !

Et ce fut à nouveau le silence alors qu'un train emmenait cette femme vers l'inconnu. Elle venait d'avoir 48 ans.
En voyant la campagne défiler au travers des vitres des wagons de troisième classe, elle en voulait à tous ces gens qui, soit travaillaient dans les champs, soit discutaient assis devant leur porte, soit étendaient du linge sous ce soleil de fin d'été en regardant le train passer.
Pouvaient-ils connaître la destination de ce train ?
Elle en voulait à tous ces gens qu'elle qualifiait, en toute mauvaise foi, de planqués.

VUGHT, camp de transit au Pays-Bas, camp de triage où l'on décidait de l'endroit où l'on allait travailler, souffrir et... mourir. Mais cela elle ne le savait pas, elle ne pouvait l'imaginer, aucun cerveau humain ne pouvait d'ailleurs le concevoir.
Fin 1942, elle partit vers les neiges de l'Est, vers BELSEC, à des milliers de kilomètres de là...
Elle qui ne connaissait que la ligne 162, Luxembourg-Bruxelles, ne put apercevoir que par intermittence la campagne enneigée de l'Allemagne, puis de la Pologne, pendant ce voyage de plusieurs jours, dans un wagon qui n'avait rien du troisième classe au départ de Bruxelles.
Entassées par dizaines, des femmes de tous pays, de toutes confessions ou races, partaient vers une destination dont à peine 10% reviendraient.
Il n'y avait pas encore d'horribles craintes, l'Allemagne n'avait-elle pas besoin de ses trains pour convoyer les militaires. Voyager dans de telles conditions semblait normal.
Après des jours et des nuits, des rares arrêts pour une maigre ration d'eau et de pommes de terre, aussi pour se débarrasser des premiers cadavres, le doute commença à s'installer.
Horrible satisfaction, cette sélection "*naturelle*" permettait enfin de pouvoir s'étendre plus ou moins correctement sur le sol du wagon. Ce n'était qu'une illusion car les secousses remettaient très vite ces corps dans la position debout ou, mieux, accroupie permettant aux jambes d' amortir les chocs.

L'arrivée dans ce camp, où le ciel ne fut jamais bleu, correspondant au film qui fut réaliser plus tard et qui avait pour titre "*Nat undo Bebel*", Nuit et Brouillard.

Rasée, dépouillée de tout, désinfectée, inspectée, habillée de hardes, le calvaire commençait pour elle, ainsi que la prise conscience d'un éventuel non-retour.
La vie, si on peut appeler cela une vie, s'y déroula suivant une rigueur très germanique et toujours identique.

Lever tôt, très tôt, appel interminable dans le froid, miettes d'un repas de plus en plus frugal, le mot est faible, coups, hurlements, puis travail jusqu'à la nuit : terrassement de routes, tranchées ou ateliers de tous genres.
Ces derniers endroits paraissaient le paradis malgré la cadence exigée, car moins froid.
De plus l'idée de continuer à lutter, en ne vissant pas à fond tel ou tel écrou, en pliant par-ci, par-là une pièce métallique, en rêvant au pilote du bombardier qui ne pourra jamais redresser celui-ci après sa salle besogne, fut un fantasme, peut-être futile mais ô combien vivifiant !

Puis le retour, avec le système inverse mais toujours identique, et enfin un maigre repos dans des baraquements infâmes, occupant à plusieurs la même boîte que l'on osait pas qualifier de lit. Il fallait, de plus en plus souvent, enjamber des carcasses laissées mourantes dans le couloir puis enfin évacuées.
Le matin, elle les voyait, adossées au mur extérieur, entassées comme un tas de fagots en attendant d'alimenter le crématoire. Passait alors la charrette qui emportait le tout vers ce feu purificateur qui fonctionnait de plus en plus souvent et dont elle voyait la fumée noire et âcre s'évader avec les âmes de ces malheureuses au-delà du brouillard dans la lumière d'une autre vie.
Beaucoup de femmes finissaient par espérer accéder rapidement à cette solution ultime.

Début 1944, elle survivait toujours, alors que bon nombre de ses compagnes d'infortune des premiers jours avaient depuis longtemps disparu.
Après Stalingrad l'année précédente, un petit espoir avait traversé le camp, bien vite estompé par tous les drames quotidiens.

Il revint avec l'Armée rouge qui s'approchait.
Mais ce fut le départ vers un autre camp avec le peu de joie qu'elle pouvait encore avoir. Certains sourires étaient revenus aux lèvres de ses voisines amaigries, anémiées comme elle, mais toujours vivantes.
La suite, ce fut RAVENSBRÜCK où elle atteint le sommet de l'horreur car tout au long de l'année le camp se remplit d'autres femmes évacuées des camps de l'Est mais également des convois provenant de l'Ouest.
Malgré les revers militaires, la machine de mort continuait à tourner imperturbablement, toujours aussi bien orchestrée par des serviteurs tout aussi zélés, mettant un point d'honneur à bien faire le travail qui leur avait été confié. Les triangles rouges n'étaient plus les seuls, toutes les autres couleurs s'y côtoyaient, seul hiatus à cette organisation parfaite.

Dans ces nouveaux arrivages, de petits enfants accompagnaient toujours leurs mères. Une nuit, des responsables surgirent dans le baraquement et empoignèrent ces bébés sans ménagement, faisant fi des hurlements, des cris de ces petits dont les yeux effrayés exprimaient l'incompréhension. Jetés comme des sacs sur leur dos, ces hommes disparurent avec eux dans la nuit. Pendant des heures, ce ne fut que gémissements et pleurs, essais de consolation par les unes et les autres.
Le matin, elles apprirent que les enfants de moins de quatre ans n'étaient plus passés dans la chambre à gaz mais emportés directement au crématoire, brûlés vifs… afin d'économiser le gaz.
Ce n'était pas un film, ce n'était pas une histoire mais la vérité au quotidien, inimaginable encore de nos jours et qu'il ne faut jamais oublier.
Ce jour-là, cette dame arlonaise voulut mourir !

Les mois passèrent, l'espoir de vivre revint puis s'en alla pour revenir à nouveau, tout cela accompagné de séances de tortures, de privations, de dysenterie dans un va-et-vient cerné par la mort, clairsemant plus la population du camp que son remplissage.
"Remplissage" est le mot, car cela devenait de plus en plus fréquent au fur et à mesure de l'avancée du front d'Est comme de l'Ouest.
Seul répit, l'énervement des gardes, kapos ou hauts dignitaires dirigeant le camp, se préoccupant de plus en plus de leur sort, la défaite étant inéluctable.
Il fallait dès lors se faire le plus insignifiant possible, disparaître dans l'anonymat du nombre afin d'éviter tout accès de dernière folie meurtrière de certains.
On exterminait toujours anciennes ou nouvelles arrivantes. L'inscription découverte à l'entrée du camp de BÜCHENWALD se concrétisait, ici aussi.
"Vous qui entrez, laissez toute espérance."

Puis vint la nouvelle que d'autres camps avaient été délivrés par les Russes. Ah, ces Russes, attendus comme le Messie ! Paradoxe pour certains ou joie pour d'autres avec la volonté de tenir.
Ne pas mourir maintenant !
Des bruits couraient aussi.
Les prisonnières les plus faibles allaient être chargées dans des camions et déversées au Nord, dans la Baltique. Ce fut la panique.
Ce furent tout d'abord des camions chargés de cadavres qui quittèrent ainsi le camp afin d'effacer ces crimes. Plus le temps de les brûler.
D'autres camions suivirent avec des morts-vivants, sans que jamais personne ne confirme par la suite leur destination.

Comment cette femme noyée dans ce cloaque de boue et de mort parvint-elle, malgré la dysenterie qui la vidait de son sang, à sortir vivante de ce mouroir ?
Et là aussi, dans un dernier scénario absurde, invraisemblable, la langue allemande donna l'occasion à un médecin du camp de peut-être se racheter une bonne conduite. Elle fut cachée dans l'infirmerie réservée au personnel du camp. Il lui donna son nom.
Elle l'avait déjà oublié attendant la délivrance, peu importe laquelle !
Pour l'instant, elle dormait dans un vrai lit… pour la première fois depuis "trois ans".

Et le grand jour arriva, le 24 avril 1945, l'armée russe ouvrait les portes de RAVENSBRÜCK.
Evacuation vers un poste de santé de la Croix-Rouge suédoise et de là, après avoir repris quelques forces, vers un hôpital militaire britannique qui ressemblait au paradis. Elle y oubliait ce qui s'était passé, ses compagnes qui mouraient toujours autour d'elle, rêvant à son Luxembourg, sa famille, tenant toujours bon… malgré ses cauchemars !
L'été 1945 finissant, le retour dans l'euphorie des siens, des voisins, de la Commune et sa réinsertion.

Puis un nouveau calvaire, celui de l'incroyance des faits racontés par bribes.
On écoutait sans entendre, on acquiesçait sans comprendre, on commençait à être agacés car l'imagination la plus folle ne pouvait accepter, absorber, admettre qu'une telle férocité humaine ait pu exister. Et pourtant...

Dès lors ces "miraculés" se taisent car là-bas dans les camps, ils avaient cru, espéré, femmes et hommes, que le Monde, leur monde redécouvert serait meilleur, où la tolérance régnerait en maître à l'instar de Voltaire qui proclamait : *"Il faut se pardonner réciproquement les erreurs, les sottises car c'est la première Loi de la Nature."*

Quelques années plus tard, cette dame dont je vous ai raconté la petite histoire, une histoire identique à des millions d'autres, mourut dans d'atroces souffrances, séquelles de ces années brisées.
Pour en terminer, rappelons-nous les propos d'un pasteur protestant dont le nom m'échappe, propos toujours aussi fondés de nos jours :

"Quand ils sont venus arrêter les communistes, je n'ai pas protesté...
... car je n'étais pas communiste.

Quand ils sont venus arrêter les catholiques, je n'ai pas protesté...
... car je n'étais pas catholique.

Quand ils sont venus arrêter les juifs et les tziganes, je n'ai pas protesté,
… car je n'étais ni juif, ni tzigane.

Quand ils sont venus m'arrêter...
... il n'y avait plus personne pour protester !"

Et comme l'oubli est pire que la mort, ce texte est un hommage à cette femme, qui s'appelait Maria MERGEAI… **ma grand-mère** !

Et cet enfant de 4 ans, qui a vu et, encore aujourd'hui, revoit scintiller la plaque métallique de ce soldat dans cet interminable couloir. C'était moi !
Il faut prendre garde à la mémoire d'un tout petit enfant, elle peut garder certaines images, dignes du plus sombre des films du genre.

Il en est de même de la vision effrayante, être humain d'à peine 30 kgs, accueilli à la gare de MARBEHAN, en cette fin 1945, squelette titubant où seuls des yeux bleus éclatant de joie permettaient d'y voir encore une parcelle de vie.
Vision occasionnant plus des larmes d'effroi que de joie.

En fait, cette histoire est banale. Elle correspond, hélas, à des centaines, des milliers d'histoires du genre, noyées dans le passé, resurgissant avec d'autres acteurs au fil des guerres que les Hommes, toujours aussi intolérants et imbéciles, continuent de faire.

DELVIESMAISON Richard

Echos des Sossons !

Le 1er mai, chapitre de la confrérie des Gourmands Chevaliers de l'Image à EPINAL.

Nous sommes partis tôt de la maison, une très belle journée ensoleillée est annoncée.
Après 2h30 de route sans problème, nous arrivons à Epinal dans les Vosges.
Le rendez vous est fixé vers 9h30 à la salle « l'espace cours » au centre d'Epinal, dans un parc joliment boisé, le long de la Moselle.
Nous sommes accueillis par Alain BATAL, grand maître de la Confrérie, et par les membres de la confréries pour un petit déjeuner de bienvenue, au menu : café, jus d'orange, bordeaux blanc avec charcuteries et spécialités vosgiennes (lard fumé, lard grillé, saucisse à l'ail grillé,… etc.).
11h00 : Mise en habit et défilé vers le kiosque à musique au centre du parc.
11 h30 : Ouverture du 25e chapitre et intronisations.
Nous avons été médaillés chevaliers de l'Image et avons goûté : la tourte aux ris de veau accompagnée de champignons de Paris et bu un verre de Bordeaux blanc. Un vrai délice.
13h00 : Apéritif du 25e anniversaire suivi du repas (la place ne m'est pas donnée pour vous l'énumérer, mais un très généreux et très copieux buffet, et nous avons dansé sur les airs de musique de l'Orchestre Jean-Claude VAIVRE.
Nos agapes se terminèrent par un bon café, accompagné bien sûr d'une petite mirabelle locale.
Nous avons quitté les amis et confrères en pensant nous revoir bientôt.

Eric MATERNE

Crayonné original de l'illustration réalisée et offerte à chaque participant lors de notre 31e chapitre du 29 avril 2007 par PaliX, intronisé d'honneur, que nous remercions chaleureusement.

WEEK-END Jean-Claude SERVAIS

Tendre Violette

Bonsoir Mesdames et Messieurs,

Avant de commencer, je voudrais remercier et féliciter M. et Mme Rogier, M. Bertrand et tous les membres de leur équipe, ainsi que le Centre culturel et le Centre d'expression et de créativité du Beau Canton pour avoir monté et mis sur pied cette formidable expo hommage à *Tendre Violette* et à Jean-Claude Servais.
Tout en leur rendant hommage, je voudrais avoir une pensée pour Gérard Dewamme, l'au-tre papa de Violette.
Comment rendre hommage à Violette et à Jean-Claude ?
Il est certain que l'on ne saurait rendre hommage à l'une sans rendre hommage à l'autre.
Violette, moi, personnellement, je l'ai rencontrée un jour de 1984, en été… il faisait chaud alors, et je dois bien avouer qu'en 1984, j'avais 14 ans, la nature me jouait de biens vilains tours. Je ne pouvais regarder une fille dans les yeux sans faire poindre nombre de boutons rouges sur ma peau grasse d'adolescent pubère naissant.
Parfaitement, le sébum aidant, j'ai vécu l'enfer… peut-être comme vous tous…
Mais à la différence que moi, à 14 ans, j'ai rencontré une blonde sauvageonne, très belle, très indépendante et très… sexy.
Et qui n'a, à mon égard, jamais montré de dégoût à la vue du pauvre être que j'étais, caché, derrière ce rideau rouge purulent sensé cacher la peau luisante de mon visage.
Oui, Violette et moi, nous nous sommes rencontrés un soir d'août 1984 et je peux vous jurer que dans ma manière s'appréhender la bande dessinée, il y eut un avant et un après.
Violette callipyge aux courbes félines et au regard effronté, lançant des cailloux à tous ceux qui se moquaient de moi, et rendant vertes de jalousie celles qui ne daignaient pas me regarder.
Oui, Violette, te souviens-tu de nos folles soirées autour du feu, à boire du vin et à se raconter 1000 histoires de sorcelleries, et à m'apprendre comment poser des collets, et me faire courir nu dans les champs les soirs de shabbats ?
Oui, Violette, je te dois mes premiers émois d'amour physique. Au temps de ma solitude affective tu me tendais toujours… la main, et… une oreille attentive.
Oui, Violette, tu as 25 ans et tu n'as jamais été aussi belle, aussi sexy et aussi indépendante.
Combien d'hommes ont failli tout quitter pour rester à tes côtés !
Il se murmure même, dans les couloirs tout proches de la maison communale, que Richard Lambert lui-même a pensé renoncer au mayorat pour rester près de toi…
Trêve de plaisanterie…
Si un jour Violette nous a tous rendus fous d'amour des femmes en général, et des sauvageonnes en particulier, c'est aussi et surtout parce que son créateur… sur papier est pétri d'un talent fou et d'un amour de sa région qui se confirme aujourd'hui encore 25 ans plus tard…
Jean-Claude n'est pas seulement le plus grand représentant de la bière d'Orval, le coup de pédale qui a inspiré Tom Boonen lui-même, le revers à faire pâlir de jalousie Jean-Michel Saive… Mais c'est surtout un très grand de la bande dessinée, pas seulement en Belgique où il est un des auteurs les plus « banquables ». (On ne compte plus en effet le nombre de produits dérivés estampillés Servais qui se revendent sur la toile d'Internet.)

Et pour moi qui le connaîs un peu depuis ces quelques années, je pense que son plus grand talent ne tient pas à la finesse de ses traits de crayons, ou à la subtilité de son écriture.
Pour moi, son plus grand talent, c'est sans doute son incomparable qualité d'homme, son éternelle accessibilité et sa véritable gentillesse.
Enfin, et je terminerai là-dessus, je tiens aussi à rendre hommage à celle sans qui tout homme n'est rien… ou fortement diminué… Celle qui l'accompagne depuis le début… (et nous sommes très peu à le savoir !!!) inspira Jean-Claude pour les traits de ses héroïnes…
Je vous demanderai donc un tonnerre d'applaudissement pour Violette, Jean-Claude et Anita, sa compagne...
Je vous remercie et vous souhaite une excellente soirée en compagnie de Jean-Claude.

Eric Gelhay, Echevin de la Culture
Juin 2007

Justin DAUNE et Joseph HERBEUVAL

A quelques semaines d'intervalle, s'en sont allés deux Gaumais qui ont fortement marqué la Gaume de leur empreinte… et qui étaient proches de notre Confrérie !

Justin DAUNE fut togé actif, Joseph HERBEUVAL, médaillé, fidèle de nos chapitres et père d'Eric, confrère de St-Arnould.
Ils ont l'un et l'autre démarré « petitement » leur carrière commerciale, avec pas mal de difficultés… C'était le lendemain de la guerre. Ils en avaient souffert. Justin DAUNE revenait des camps. Il n'en parlait d'ailleurs jamais.

Joseph HERBEUVAL a terminé à la tête d'une entreprise de transports, forte de plusieurs dizaines de camions, et d'un important commerce de pneus, tandis que Justin DAUNE développait un commerce prospère de boissons en tout genre.
Plusieurs traits communs les réunissaient… Tout d'abord l'humilité. Le succès ne leur était pas monté à la tête et ils connaissaient le prix du travail. Leur fidélité à notre terroir gaumais, où ils ont maintenu l'ancrage de leur développement économique… et l'amitié profonde envers nos deux confréries voisines.

On n'oubliera pas leur même figure malicieuse, leur sourire en coin… et la même phrase, qui concluait nos conversations à l'occasion d'une rencontre dans un café du coin, à l'adresse du patron : « Remets-nous un verre ! »

La MESA

La promesse faite par les organisateurs de la MESA fut tenue !!! Plusieurs milliers de marcheurs ont envahi les rues de Florenville au soir de cette première étape du 22 juin. Et comme promis, la Confrérie était au poste, ORVAL à portée de main, pour rafraîchir celles et ceux qui avaient arpenté les routes et sentiers de la Gaume.
C'est ainsi qu'une quarantaine de casiers ont été "vidés"… C'est un peu moins que ce qu'on nous avait annoncé, puisque les organisateurs nous avaient parlé d'une centaine de casiers en approvisionnement… mais c'est tout de même respectable !
Le staff des Sossons présents sur le site était important. Il n'y eut donc pas de problème de service ni de manutention…

Histoire des Confréries

Lors d'un récent souper «produits belges» du Lions Club d'Habay, quelques Sossons avaient été invités à servir l'Orval à l'apéritif.
Je vous transmets, avec l'aimable autorisation de l'auteur, notre confrère du Maitrank, Jean-Pierre Mandy, le petit laïus qu'il a lu lors de cet apéritif et qui concerne les confréries en règle générale.

Olivier Guillaume

Dès la fin du XIIe siècle, la région Midi-Pyrénées est sous l'influence de l'hérésie cathare.
L'histoire de nos confréries commence en Ariège. A cette époque lointaine, la dame Esclamonde de Foix répand l'hérésie en Ariège et contraint les habitants de la région à respecter les règles de vie cathares. Ces règles prônent : «le détachement de tout plaisir terrestre : jeûne et abstinence sont forces de loi». Toute l'Ariège est occupée par les Cathares !... à l'exception d'un village peuplé d'irréductibles, résistant encore et toujours à l'envahisseur. Ce village à pour nom MOULIS.

Il faut savoir qu'en 1211, Thibaut de Bar, le premier époux d'Ermesinde de Luxembourg fait son testament et part en croisade contre les Cathares à Albi. (Nous reparlerons de cette aventure et de ses conséquences à la fin de cette chronique.)
Gachy-Vugigrant, seigneur de Lastronques, vénérable habitant de Moulis, bon vivant devant l'Eternel, ne peut accepter la vie que la comtesse Esclamonde impose. En 1206, il invite quelques amis et notamment Montégut en Cousserans, établi en son château éloigné de quelques lieues qui, comme lui, aimait ripailles et festins. Le repas resta longtemps inégalé par la qualité et la quantité des mets servis. Pas moins de trente plats : rôtis de héron cendré, de paons en plume d'apparat, d'oies à la sauge, de perdrix aux choux, de brochets grillés sur un lit de romarin accompagnés de verjus, de pâtés de palombes et d'alouettes, de cochon de lait farci de gingembre et de châtaignes.
Le seigneur Gachy-Vugigrant avait servi les meilleurs vins qu'il avait fait venir par barriques du Gers et du Languedoc tout proche.
Au cours de ce dîner, qui était l'orgueil de la cuisine française, les dames furent conviées, pour la première fois depuis longtemps, à partager ce repas. En effet, afin d'éviter toute tentation, les Cathares excluaient leur présence.
Grand érudit, Gachy-Vugigrant avait connaissance de la vie et des us de certains gentilshommes qu'on appelait les Paladins, officiers du Palais, seigneurs de la suite de Charlemagne, dont le plus célèbre s'appelle Roland qui, selon nos sources, livra bataille aux Maures à Siguer en Ariège. Ces chevaliers errants étaient aussi connus pour leurs exploits guerriers que pour le coup de fourchette et leur galanterie. Modèle de courtoisie et de vaillance, le Paladin est toujours prêt à sacrifier sa vie pour son Dieu, son roi, sa dame. Leurs repas sont restés légendaires et l'on comprend que le seigneur Gachy-Vugigrant ait voulu faire revivre l'esprit des Paladins en une région et une époque si éloignées de leur art de vivre.
Au cours de cette soirée, les invités au nombre de douze jurèrent de dresser table et bonne chère au moins une fois par mois en leur demeure, ce qui fut fait pendant de nombreuses années au cours de repas bien arrosés de vin clairet, de grenache, de cervoise ou d'hydromel.
En mémoire de ces illustres Chevaliers et de Charlemagne, qui ouvrit le premier les portes de ses banquets aux «gentes dames», et afin de partir en croisade contre l'hérésie cathare, Gachy-Vugigrant et ses amis décidèrent de s'appeler Confrérie des Epicuriens Paladins. La Confrérie fut placée sous les auspices de Dyonisos et d'Epicure. Le sieur Gachy-Vugigrant fut nommé par ses pairs Grand-Maistre, tandis que le sieur de Montégut fut établi Grand Chambellan. Ces derniers ont promis de défendre bonne chère, poésie et bon vivre.

Près de huit siècles se sont écoulés depuis que Thibaut de Bar a pris le chemin du Sud. Nous pouvons le considérer comme étant le premier Luxembourgeois à avoir défendu, sans le savoir peut-être, la pensée de nos confréries.

A la mémoire de nos vénérables ancêtres, les dignitaires de nos confréries promettent de défendre le bien vivre, le bien manger et le bien boire.

J.P. Mandy, mars 2006